

*M. S. Reinisch
Anzeige für die
J. Schumley*

SIGILLOGRAPHIE BYZANTINE

DES DUCS ET CATÉPANS D'ANTIOCHE,

DES PATRIARCHES D'ANTIOCHE

ET

DES DUCS ET CATÉPANS DE CHYPRE

PAR

GUSTAVE SCHLUMBERGER



GÈNES

IMPRIMERIE DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS

1883

TROIS SCEAUX
ET
DEUX MONNAIES

DE
L'ÉPOQUE DES CROISADES

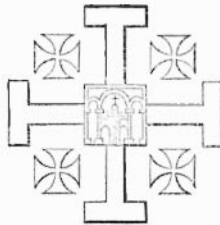
PAR
GUSTAVE SCHLUMBERGER



GÈNES
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT ROYAL DES SOURDS-MUETS
1881

EXTRAIT
DES
ARCHIVES DE L'ORIENT LATIN
PUBLIÉES SOUS LE PATRONAGE
DE LA
SOCIÉTÉ DE L'ORIENT LATIN

Tome I, 1881, pp. 663-678



Tiré à 100 exemplaires



TROIS SCEAUX ET DEUX MONNAIES DE L'ÉPOQUE DES CROISADES

J'ai la bonne fortune de pouvoir publier ici trois sceaux et deux monuments numismatiques inédits et précieux entre tous, appartenant à l'histoire du Moyen-Age chrétien en Orient.

A.

*Sceau de plomb de Renaud de Châtillon, seigneur de Karak et Montréal
ou de la Terre d'Oultre-le-Jourdain. — Matrice de sceau de Gautier
de Châtillon.*

Le sceau de plomb gravé ci-dessous présente un vif intérêt; c'est celui d'un des plus célèbres personnages des croisades, Renaud de Châtillon, en qualité de seigneur de Montréal ou de la Terre d'Oultre-le-Jourdain, l'Idumée biblique et l'ancienne Terre de Moab. Voici la description de ce monument qui fait partie de ma collection de sceaux de l'Orient latin.



Au droit: la légende RENALDVS MONTISREGAL' DNS pour MONTISREGALIS

DOMINUS, *Renaud, seigneur de Montréal*; dans le champ, un oiseau emblématique, très-probablement un cygne.

Au revers: une haute porte de forteresse entre deux tours crénelées; la légende du même côté: + PETRACENSIS · CIVITAS, *ville de Pétra*, indique que c'est là la représentation de la porte du château de Karak ou de la Pierre du Désert, la formidable et mystérieuse forteresse des Francs de la conquête dans la Terre de Moab, au-delà de la Mer Morte.

Parmi tous les types fameux de la croisade, il n'en est pas de plus attachant par ses aventures que celui de Renaud de Châtillon. La vie de ce cadet de famille, devenu successivement prince d'Antioche et seigneur de la Terre de Moab, quinze ans captif des Sarrasins à Alep, rêvant la conquête de l'Yémen et du Hedjaz, se jetant à corps perdu dans cette entreprise fantastique, puis menaçant la grande caravane de la Mecque, périssant enfin de la main de Saladin et demeurant dans la mémoire des Sarrasins comme le plus acharné, le plus téméraire, et le plus redoutable de leurs ennemis, cette vie qui semble plus tenir du roman que de la réalité, est à tel point étrange que je demande la permission de revenir sur quelques-uns de ses épisodes les plus saisissants. Je passerai très brièvement sur la première période de l'existence orientale de Renaud, sur celle durant laquelle il fut prince d'Antioche. Issu des Châtillon, seigneurs de Gien, venu en Syrie à la suite du roi Louis VII, choisi en 1152, malgré son obscurité, pour second époux par la princesse Constance d'Antioche, veuve de Raymond de Poitiers et régente au nom de son fils Bohémond, Renaud de Châtillon passa sa vie dans les camps à combattre les Sarrasins.

Il faut parcourir les chroniqueurs tant latins que musulmans pour se faire une idée des exploits du nouveau prince d'Antioche, de sa haine inextinguible contre les Sarrasins et de la terreur qu'il leur inspirait. Renaud, dit Abou'lféda, était, au nombre des démons francs, de leurs chefs orgueilleux, le plus hostile de tous contre les Musulmans. Partout où il y a lutte, Renaud est le premier à se jeter dans la mêlée; partout où il y a hésitation dans les conseils des chefs francs, Renaud donne l'avis le plus téméraire et court payer de sa personne. Avec cela, véritable soudard vendant son épée au plus offrant. Manuel Comnène l'embauche pour remettre à la raison un vassal rebelle, Thoros, grand-baron d'Arménie. Renaud soumet Thoros en quelques semaines, mais Manuel refuse les sommes promises; alors Renaud, pour se venger, débarque en Chypre, bat les troupes impériales, met l'île à feu et à sang et repart chargé de butin. Cette fois il paya cher cette équipée; Manuel Comnène fondit à l'improviste sur la petite principauté chrétienne, et Renaud, surpris, dut implorer sa

merci en chemise, la corde au col, et jurer hommage au *basileus*¹. Ceci se passait en 1159. L'année suivante, le 23 nov. 1160, Renaud qui avait recommencé ses incursions en territoire sarrasin et courait le pays d'Alep à la tête de cinq cents cavaliers, fut surpris par les troupes de l'émir d'Alep, lieutenant de Nour-ed-din. Le prince d'Antioche aurait pu fuir en abandonnant son butin: il préféra se battre, fut vaincu et pris. On l'emmena à Alep où il vécut quinze ans captif. En 1175 seulement il parvint à se racheter pour la somme de cent vingt mille pièces d'or. Ici commence la seconde et plus curieuse partie de la vie de Renaud. La princesse Constance, sa femme, était morte; le prince Bohémond III régnait sur Antioche. Châtillon tourna ses vues ailleurs, et se remaria bientôt avec Etiennette de Milly, héritière de la seigneurie de Montréal ou d'Oultre-le-Jourdain, déjà deux fois veuve. La date précise de cette nouvelle union doit être le milieu de l'année 1177. Dans un acte du mois de novembre de cette année, Renaud s'intitule « *autrefois prince d'Antioche, maintenant, par la grâce de Dieu, seigneur d'Hébron ou de Saint Abraham et de Montréal* »². Dans cette lointaine et étrange principauté, audacieux avant-poste de la chevalerie franque jeté au-delà du lac Asphaltite comme un obstacle infranchissable entre l'Égypte et la Syrie sarrasines, dans ces énormes forteresses de Montréal et de la Pierre du Désert, Renaud se retrouva dans son élément vrai et sa vie redevint un combat incessant. De ses exploits, je n'en retiendrai qu'un, le plus étrange de tous, son expédition dans la Mer Rouge, sur laquelle les principaux détails nous sont donnés par Abou'lféda et les chroniqueurs musulmans. En l'an 578 de l'hégire (1182-1183) Renaud, que les écrivains musulmans appellent d'ordinaire *Arnaud, le prince de Karak*, conçut le projet de s'en aller piller Médine et la Mecque, de fermer la Caabah, de conquérir le Hedjaz et l'Yémen. Jamais projet plus téméraire n'avait été rêvé, et pourtant il faillit réussir. Les détails de cette fantastique expédition sont curieux. Les vaisseaux de Renaud furent construits à Karak même, résidence habituelle de Renaud; on en transporta les pièces à dos de chamcau sur les bords de la Mer Rouge où elles furent assemblées. La flotille franque se partagea en deux divisions; l'une alla assiéger la forteresse d'Aïla sur le golfe d'Akaba et la serra de près. L'autre, poussant plus avant, vint dévaster le littoral égyptien et la ville d'Aïdab. Jamais les habitants de ces contrées n'avaient vu de guerriers francs; ils s'enfuirent épouvantés. Cependant le frère de Saladin, Aboubekr el Malec el Adel, qui gouvernait l'Égypte en son

¹ Voyez sur ces faits les curieux fragments du poème inédit de Prodrome, publiés par M. Miller dans le t. II des *Historiens grecs des croisades* qu'il vient de terminer (pp. 303 et suiv., 319 et suiv.).

² Du Cange, *Familles d'Oultre-mer* éd. Rey, p. 404.

absence, équipait à la hâte une flotte dont il donna la direction à l'amiral et chambellan Hossâm ed-din Loulou. Celui-ci, attaquant d'abord les Francs qui assiégeaient Aïla, les mit en déroute et courut après la seconde division. Elle avait quitté le rivage africain et la ville d'Aïdab après l'avoir détruite, puis elle avait derechef traversé la Mer Rouge, débarqué sur la côte de l'Arabie, et pour se mettre en demeure d'envahir le Hedjaz, avait occupé Rabogh, puis El-Haura sur le 25^{me} degré de latitude. Ce fut là que Loulou rejoignit les Francs. Ici encore les Sarrasins, aidés par les gens du pays, furent vainqueurs. Les Francs furent tous tués ou pris; le plus grand nombre fut ramené en Égypte pour y être exterminé; les autres furent envoyés à la Mecque pour être immolés le jour de la fête des sacrifices dans la vallée de Mina. Jamais on ne revit de soldats francs sur les rivages d'El-Haura. On ne lit point dans les sources si Renaud fit partie de cette seconde expédition; il est probable qu'il ne dépassa point Aïla.

De pareilles bravades avaient porté au comble la haine des Sarrasins contre Renaud. Saladin avait juré de le tuer de sa main s'il parvenait à s'emparer de sa personne. Renaud n'en continua pas moins le cours de ses prouesses; un jour, rompant les trêves, il détruisit la grande caravane qui s'en allait d'Égypte en Syrie. Puis il forma le projet plus audacieux de piller la caravane annuelle de la Mecque. Il fallut que Saladin en personne sortit de Damas avec une armée et vint tenir en respect ce terrible écumeur du désert. Deux fois l'émir vint assiéger Karak; deux fois Renaud le força à lever le siège. Enfin vint le jour des grands désastres. A la bataille de Hittin, Renaud de Châtillon combattit deux jours à côté du roi Guy dont il avait été constamment le chaud partisan. Le soir du dernier jour, le 3 avril 1187, on amena à Saladin, dans sa tente, le roi et le seigneur de Karak et Montréal avec d'autres prisonniers. Il les fit asseoir à ses côtés et tendit à Guy, mourant de soif, une coupe d'eau rafraîchie avec de la neige. Le roi but et passa la coupe à Renaud. Alors l'émir se levant cria: « Dieu m'est témoin que ce n'est pas de moi que ce maudit a reçu de l'eau; je ne suis donc point engagé à lui laisser la vie ». Il reprocha à Renaud ses trahisons et se jetant sur lui, lui trancha la tête, s'écriant: « deux fois j'avais juré de le tuer de ma main, une fois quand il a voulu brûler la Mecque, la seconde quand il a voulu piller la caravane sainte ». On jeta le cadavre hors de la tente et l'émir rassura le roi Guy qui tremblait de tous ses membres. Ainsi finit Renaud de Châtillon.

Quelques mots sur les types et les légendes de ce sceau dont il a été fait déjà une mention succincte dans un recueil périodique, et dont une représentation figure également dans le *Codice diplomatico* de Paoli,

pl. IV, n. 38, d'après un exemplaire appendu à une pièce conservée aux Archives de Malte; mais l'original a, je le crois, été détruit, et le dessin de Paoli est à tel point imparfait que c'est à peu-près comme s'il n'existait pas. Dans le même recueil, sur la pl. II, figure un sceau de Renaud, en qualité de prince d'Antioche, gravé aux types accoutumés des sceaux de cette principauté. Sur le monument que je présente aujourd'hui, Renaud prend le titre de *seigneur de Montréal*. Lui et ses prédécesseurs s'intitulaient également seigneurs de la Terre d'Oultre-le-Jourdain ou encore seigneurs ou princes de Karak ou Krak, du nom de leur seconde forteresse. C'est généralement sous ce nom que les désignent les chroniqueurs arabes. Enfin, dans un document, nous avons vu Renaud prendre aussi le titre de seigneur d'Hébron ou Saint Abraham, du nom de ce château qui avait été adjoint par le roi Baudouin III à la seigneurie de Karak et Montréal, en faveur de Philippe de Milly; celui-ci remit en échange au domaine royal la ville de Naplouse.

J'ai dit qu'au revers du sceau figurait une porte de forteresse avec la légende *Petracensis civitas*. Nous avons là une précieuse représentation de la façade de cette célèbre citadelle qui repoussa longtemps les attaques de Saladin et dont les ruines considérables ont encore été visitées par si peu de voyageurs. Par une confusion qui s'établit facilement en ces temps d'ignorance, on confondit ce site placé au delà de la rive droite de la Mer Morte avec la grande Pétra d'Idumée, située bien plus au sud, et de là lui vint son autre nom de *Petra Deserti* que les Francs traduisaient par la *Pierre du Désert*, ou encore de *Petracensis civitas* comme sur notre sceau.

On sait que les représentations d'édifices sur les sceaux du Moyen-Age offrent d'ordinaire un aspect plus ou moins conventionnel. Il n'en est pas moins vrai que les grandes lignes sont presque toujours conservées, témoins ces sceaux italiens et du midi de la France sur lesquels se profile un château absolument irrégulier, avec une partie basse occupant une portion du champ et un haut donjon s'élevant sur le côté opposé. Il est clair que si ces édifices eussent été absolument conventionnels, le graveur aurait adopté un plan plus symétrique. Bien plus, on peut souvent affirmer que les monuments des sceaux sont une copie relativement fidèle de l'édifice original, et c'est précisément le cas pour plusieurs sceaux des princes croisés de Terre-Sainte; je me bornerai à citer ceux des rois mêmes de Jérusalem sur lesquels on a pu déterminer très distinctement, à leurs formes parfaitement reconnaissables jusque dans les plus minutieux détails, les principaux monuments de la ville Sainte, le Temple, la Tour David et le Saint Sépulcre. De même encore, sur les plus anciens sceaux des Templiers, la coupole du Temple se distingue très nettement. Il n'est

donc pas téméraire de présumer que, si nous n'avons pas sur ce sceau une copie absolument fidèle de la grande porte de Karak, nous pouvons au moins nous faire une idée de ce qu'était cette façade à l'époque de sa plus grande force, sous Renaud de Châtillon.

Reste un dernier point, un des plus curieux, et qui malheureusement demeure pour moi encore inexpliqué: c'est la présence au droit du sceau de cet oiseau emblématique qui me semble un cygne. Je n'ai découvert aucun indice qui pût m'éclairer. Y a-t'il là un emblème du prince ou de la principauté? Est-ce bien là un cygne, et, dans le cas contraire, existe-t'il, par exemple, quelque rapport entre le nom latin de l'oiseau et ceux des châteaux de Karak ou de Montréal, rapport pouvant donner lieu à un de ces jeux de mots dont le rôle était si fréquent dans le choix des emblèmes au Moyen-Age? C'est ce que je ne saurais dire encore.

Le Karak a été exploré par M. de Sauley et plus particulièrement par le duc de Luynes. M. Mauss qui accompagnait ce dernier a donné un plan fort exact des ruines. Je renvoie à l'ouvrage de M. Rey sur les monuments de l'architecture militaire des croisés, ouvrage qui contient une copie de ce plan avec un résumé des principales observations de M. Mauss.

On sait qu'il ne faut pas confondre le Karak de Moab ou *Petra Deserti* avec d'autres localités fortifiées du même nom et en particulier avec le fameux Krak ou Karak des Chevaliers, situé dans une tout autre portion de la Syrie.

Trois châteaux formaient la principale force de la seigneurie de Karak et Montréal au temps de Renaud, d'abord celui de Saint Abraham, le plus rapproché de Jérusalem, mais qui ne faisait point partie intégrante de la seigneurie, puis celui de Karak ou de la Pierre du Désert dans le pays de Moab, enfin celui de Montréal ou Montroyal, appelé aussi le Krak de Montréal, bâti par Baudouin I beaucoup plus près des ruines de la véritable Pétra antique, dans une position qui est aujourd'hui identifiée avec celle du village de Schaubeeck, à l'est de l'Ouad-Arba³. Un quatrième et un cinquième château sont cités dans les sources, celui d'Ahamant, et celui de la vallée de Moïse. Celui d'Ahamant, suivant M. Rey, doit être identifié avec des ruines qui s'élèvent à Maan-esch-Chamieh, à six heures au sud-est de Montréal, dans les profondeurs de l'Idumée, sur la route du Hadj. On n'est point d'accord sur l'identification du château de la vallée de Moïse.

Je saisis cette occasion pour publier également un second monument sigillographique appartenant aussi à un Châtillon et qui m'a été

³ Du Cange, *Familles d'Outre-mer*, éd. Rey, p. 401.

envoyé de l'île de Chypre où il a été découvert. C'est une matrice de sceau qui me paraît appartenir au XIII^e siècle; on y voit figurer



la légende + S' GAVTLER DE CHASTILLON, pour *Seel Gautler de Chastillon*, et un écu portant de à la fasce de accompagnée de neuf croisettes pattées, quatre en chef et cinq en pointe, posées trois et deux. De nombreux Gautier de Châtillon ont pris part aux diverses croisades. Je ne nommerai que le plus célèbre de tous, celui dont Joinville a immortalisé le nom, en nous disant son héroïsme à Mansourah. J'aurais voulu pouvoir affirmer que c'était là le sceau de ce fidèle serviteur de St Louis. Malheureusement une première difficulté se présente: les armes qui figurent sur ce sceau ne sont ni celles de la principale famille de Châtillon qui sont *de gueules à trois pals de vair, au chef d'or*, ni celles d'aucun des nombreux autres Châtillon dont Du Chesne a donné l'histoire; je ne les ai retrouvées nulle part. La détermination de ce blason pourra seule faire découvrir auquel des Gautier de Châtillon ce précieux monument a appartenu.

B.

Matrice de sceau en bronze inédite d'un catholicos d'Arménie du XIII^{me} siècle.

Aucun sceau des souverains, princes, prélats ou fonctionnaires du royaume médiéval de la Petite-Arménie n'est, à ma connaissance, parvenu jusqu'à nous. Nous savons seulement qu'à l'exemple des empereurs d'Orient, les thakavors roubéniens scellaient leurs actes d'une bulle d'or à leur effigie, qu'ils usaient également d'un grand sceau royal dont la description nous est connue par quelques actes conservés jusqu'à nous et par une empreinte sur cire rouge de celui de Léon VI, empreinte qui se trouve aux Archives espagnoles; enfin, pour les affaires courantes et privées, le petit sceau était plus généralement employé.

La belle et curieuse matrice de sceau que je publie aujourd'hui est le premier monument sigillographique arménien du Moyen-Age qu'il

m'ait été donné de voir. Ce n'est pas un sceau royal, mais bien probablement celui d'un des principaux personnages du royaume, d'un catholicos ou patriarche d'Arménie, du nom de Constantin. Cette relique précieuse a été découverte dans les fondations du transept de gauche de la cathédrale de Sééz, édifice où on se serait difficilement attendu à retrouver un objet du Moyen-Age arménien. C'est, du reste, la légende en caractères arméniens exceptée, un monument en tous points semblable aux sceaux d'Occident exécutés vers le milieu du XIII^{me} siècle. En voici la description. La légende est en beaux caractères, fort nets.



GOSDANTIN HAÏOTZ GATHOGHIGOS: *Constantin catholicos des Arméniens.*

Le catholicos Constantin debout, de face, la tête coiffée d'une mitre basse triangulaire, la barbe longue, tenant de la main gauche une longue croix, vêtu d'une robe et d'un long manteau agrafé sur la poitrine, probablement au moyen d'un bouton orné d'une pierre précieuse.

Longueur du sceau: 43 millim. Diamètre: 28 millim.

On connaît pour la durée du royaume médiéval de la Petite-Arménie quatre patriarches du nom de Constantin. Le plus ancien, Constantin I de Pazerpert, successeur de Jean VIII, en 1220 ⁴, obtint du pape Grégoire X que le catholicos de la Petite-Arménie ne serait plus soumis au patriarche latin d'Antioche, en s'engageant à reconnaître la suprématie directe de la cour de Rome. Il avait présidé en 1238 le concile de Sis et reçu du pape Grégoire IX le *pallium* en 1240 ⁵. Il mourut entre 1267 et 1269 ⁶. Ce fut, au dire des chroniqueurs nationaux, un homme vertueux, doux, de mœurs saintes, vénéré de tous ⁷. Il fut le grand ami de Vartan-le-Grand, et, de concert avec le roi Héthoum 1^{er}, chargea ce prêtre éminent de réfuter

⁴ V. *Historicus arméniens des croisades*, t. I, pp. LXVI, 443, 485 et 691.

⁵ *Hist. arméniens des croisades*, t. I, p. 689.

⁶ Cf. *ibid.*, pp. LXVI et 691, note 1.

⁷ *Ibid.*, p. 430 (Extrait de l'*Histoire d'Arménie* de Guiragos de Kantzag.).

la lettre du pape Innocent IV apportée par un légat ⁸. Déjà, en 1226, il avait couronné la reine Élizabeth, veuve de Philippe d'Antioche, et son nouvel époux, ce même roi Héthoum, fils du baron Constantin.

A la fin de 1262, le patriarche Constantin I envoya à S. Jean d'Acre, le docteur Mékhithar de Daschir pour y conférer avec un autre légat pontifical.

Constantin II, ancien archevêque de Césarée, surnommé Brônakordz, ou le *fleur de poils de chèvre*, ou encore Guadouguetsi (de Gadoug) et Guécaratsi (de Césarée), élu patriarche en 1286, fut déposé dès le 7 janvier 1290, pour avoir embrassé la foi de l'église latine à Sis, et par suite de la jalousie d'Étienne IV qui lui succéda, et aussi des mensonges de faux témoins subornés, à ce que nous dit le connétable Sempad. Après cette déposition, il fut exilé par ordre royal et dut quitter l'Arménie, pour se retirer en Syrie ⁹. Pendant sa disgrâce, le château de Hr'omgla, résidence séculière des catholicos d'Arménie, tomba aux mains des Infidèles. Le siège du patriarcat fut transféré à Sis, et lorsque Constantin II eut été réintégré dans sa charge vers 1306, il occupa quinze ans durant le nouveau palais des catholicos, jusqu'en 1321, date de sa mort. Il présida, lui aussi, l'année après son retour, en 1307, sous le règne de Léon IV, un concile dans la grande église de S^{te} Sophie de Sis, concile favorable à Rome, et un second à Adana, en 1314, sous le roi Oschin ¹⁰. Tout à la fin de son patriarcat, Constantin II fut envoyé par les régents du jeune roi Léon V, en ambassade au Caire, pour implorer le sultan dont les troupes venaient encore d'enlever l'Aïas aux Arméniens; il obtint une trêve de quinze années ¹¹.

Constantin III de Lampron, évêque de Sis, élu patriarche le 30 décembre 1322, fut le successeur immédiat de Constantin II. D'après Samuel d'Ani, ce serait lui, et non Constantin II, qui aurait été envoyé en ambassade au Caire ¹². Ce fut durant son court pontificat que Jean XXII fit prêcher, en 1323, une croisade pour secourir le royaume d'Arménie. Constantin III mourut en 1326 ¹³.

Constantin IV, dernier catholicos d'Arménie de ce nom, fut élu en 1372; il mourut dès 1374 et eut pour successeur Paul I ¹⁴.

Il est impossible de déterminer avec certitude auquel des patriarches du nom de Constantin doit être attribué le sceau si bizarrement retrouvé à Séez. Aucun de ces prélats ne figure dans les nombreuses ambassades envoyées par les rois d'Arménie auprès des

⁸ *Ibid.*, pp. 430 et suiv.

⁹ Renseignement communiqué par M. E. Rey.

¹⁰ *Hist. arm. des croisades*, pp. LXVI, 466, 542, 548, 658 et 664.

¹¹ *Ibid.*, p. 757.

¹² *Ibid.*, p. 467.

¹³ *Hist. arm. des croisades*, pp. LXVI, 467, 668 et 669.

¹⁴ *Ibid.*, p. 718.

princes d'Occident¹⁵. Le dernier des Roubéniens, Léon VI, qui, après sa sortie des prisons du Caire, alla passer le reste de ses jours en Occident et mourut à Paris, ne paraît pas avoir été accompagné par le catholicos régnant, lequel était du reste Paul I et non un Constantin. Paul I survécut trois ans à la prise de Léon VI par les Égyptiens au château de Gaban en 1375; il eut pour successeur Théodore II. Du reste, un patriarche Constantin aurait-il été le contemporain et le compagnon de Léon VI, que le sceau de Séez ne pourrait en aucune façon lui être attribué, pas plus qu'aux derniers patriarches connus de ce nom. Cette matrice de sceau, je l'ai dit, appartient, en effet, par tous ses caractères, au treizième siècle, et pas même aux dernières années de ce siècle. MM. de Longpérier et Demay, dont la science en cette matière ne se discute guère, sont d'avis que les années 1265 ou 1270 sont les limites extrêmes qu'il est possible d'assigner à l'exécution de ce monument sigillographique. La comparaison avec les sceaux occidentaux de cette époque lève tous les doutes. Nous pouvons donc avec de grandes chances de ne pas faire erreur écarter à la fois Constantin IV, Constantin III, et même Constantin II, élu pour la première fois patriarche en 1286, et nous sommes ainsi amenés, par le seul examen des caractères du sceau, à l'attribuer plutôt à Constantin I, mort au plus tard en 1269. C'est du moins, je le répète, une conjecture probable.

Maintenant, comment ce sceau est-il venu à Séez? Voici ce qu'il est et sera toujours impossible d'expliquer, à moins de renseignements nouveaux. Une seule conjecture serait à la rigueur admissible. Ce sceau, fabriqué pour Constantin I, et ne portant que le nom de ce patriarche sans désignation de numéro d'ordre, pourrait avoir servi également à un de ses successeurs homonymes. Les exemples sont nombreux d'un même sceau passant ainsi d'un titulaire à son successeur. S'agirait-il peut-être, en ce cas, de Constantin II qui, déposé et exilé pendant seize ans, de 1290 à 1306, pour avoir été favorable à Rome, se serait retiré en Syrie d'abord, en Europe ensuite, auprès du souverain pontife, et de là, en France, pour y entretenir le roi et les grands du royaume de l'état malheureux de l'église arménienne? Le passage de ce prélat à l'église de Séez où il aurait perdu son sceau ne semblerait plus dans ces circonstances un fait absolument impossible.

Mais je répète qu'il s'agit là d'une hypothèse tout à fait gratuite et d'autant plus risquée que le voyage d'un catholicos d'Arménie en Europe à la fin du XIII^{me} siècle paraît des plus improbables; c'est bien plutôt vers Constantinople que ce prélat aurait porté ses pas. J'ajoute

¹⁵ V. Langlois, *Trésor des chartes d'Arménie*, pp. 51 et 52.

ce fait qu'aux années 1292 et 1298, précisément pendant la durée de l'exil de Constantin II, nous trouvons l'indication du passage d'ambassades arméniennes à Rome et en France, mais sans qu'il y soit fait la moindre allusion à la présence d'un patriarche quelconque. L'ambassade de 1292 était composée de quelques Frères Mineurs et d'un certain *Gaufridus Comitissa*. Les membres de l'ambassade de 1298 ne sont point désignés nominativement ¹⁶.

M. E. Rey m'a suggéré une autre hypothèse. S'agirait-il peut être d'un prélat de rang inférieur? Les patriarches secondaires ou petits patriarches prenaient aussi le titre de *catholicos des Arméniens*.

C.

*Monnaie inédite (obole? de cuivre) de Girard ou Gérard
comte de Sagète ou Sidon.*

On connaît l'extraordinaire rareté des monnaies des baronnies secondaires de Terre-Sainte. En dehors des séries frappées aux noms des rois de Jérusalem, des princes d'Antioche, des comtes de Tripoli et d'Édesse, je n'ai guère pu réunir dans ma *Numismatique de l'Orient latin*, aux chapitres de Syrie et de Palestine, que quelques petites pièces de cuivre ou de billon de Renaud de Sidon, de Philippe et de Jean de Tyr, d'un comte anonyme de Jaffa, d'un sire de Toron et de Jean d'Ibelin, seigneur de Beyrouth. Cette liste est pauvre, quand on songe au grand nombre des barons qui ont certainement dû frapper monnaie dans tous ces fiefs d'Outremer, depuis la première croisade, à l'aurore du XII^me siècle, jusqu'à la prise d'Acre en 1291. Toute découverte nouvelle d'un denier ou d'une obole latine d'Orient portant un nom de baron est donc par elle-même importante.

J'ai reçu de Syrie une obole inédite frappée au nom du second comte de Sidon, Girard. C'est, avec Renaud, le deuxième baron de Sagète dont on possède la monnaie.

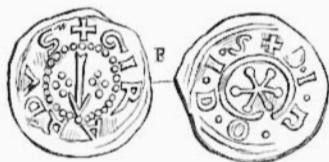
Quelques mots sur ce personnage; voici ce que disent de lui les *Familles d'Outremer* et Guillaume de Tyr: il était fils d'Eustache Garnier ou Grenier, prince de Césarée et connétable du royaume, fait sire ou comte de Sagète à la prise de cette ville par Baudouin I^{er} en 1111. Ce seigneur, qui mourut en 1122, avait épousé Emelotte ou Emma, nièce du fameux patriarche de Jérusalem, Arnoul. Il en eut des fils, dont l'aîné, Girard, apparaît pour la première fois comme sei-

¹⁶ Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, t. XXII, §§ I et VI, et t. XXIII, § XIX.

gneur de Sagète, dans un acte du 8 avril 1124¹⁷; dans ce document et dans Guillaume de Tyr¹⁸, il est appelé Eustache le Jeune. Dans les *Assises de Jérusalem*¹⁹, il est nommé sire de Sagète et de Beaufort. Son règne fut long. Il figure, en 1148, à l'assemblée générale des barons du royaume, réunis à Acre en un parlement présidé par l'empereur, les rois Louis VII et Baudouin. En 1153, on le retrouve au mémorable siège d'Ascalon qui dura cinq mois. On le voit souscrire en qualité de témoin de nombreux actes des rois Baudouin III et Amaury I, jusqu'en l'année 1164²⁰; il y signe *Giraldus Sydoniensis*. Il eut de longs et sanglants démêlés avec Amaury, pour avoir illégalement dépouillé un des vassaux de ce souverain d'un fief situé dans la seigneurie de Sagète. Ce différent devint même, paraît-il, l'origine d'un changement dans la loi constitutive de l'hommage des vassaux²¹.

Girard de Sidon épousa Agnès, nièce de Guillaume de Bures, prince de Tibériade, et, pour lors, veuve de Renier Brus, prince de Bélinas. Il en eut deux fils: Renaud, son successeur, dont nous connaissons déjà la monnaie, et qui paraît, pour la première fois, comme seigneur de Sagète en 1173, et Eustache qui était faible d'esprit et mourut sans enfants.

Voici la description de la pièce portant le nom du comte Girard de Sidon. Elle est d'une fabrique inférieure à celle des pièces de Renaud, qui représentent jusqu'ici les produits les plus perfectionnés de l'atelier franc de Sagète.



† GIRARDUS.

Flèche disposée verticalement, la pointe en bas, entre deux groupes de besants, quatre à gauche et quatre à droite.

Rev. A · I · N · O · D · I · S pour S · I · D · O · N · I · A renversé.

Étoile à six rais pommetés.

Poids: 2 gr. 6.

On voit que la monnaie inédite de Girard de Sagète est, au nom

17 *Cartul. du S. Sep.*, n° 119.

18 Livre XII, ch. 21.

19 Éd. Beugnot, t. I, p. 214.

20 Paoli, *Codice diplomatico*, t. I, n° 24, 30, 32, 34.

36. — *Cartul. du S. Sepulcre*, n° 53, 54, 144, etc.

21 V. *Assises de Jérusalem*, éd. Beugnot, t. I, ch. CXL, p. 214, notes a, b, etc.

propre près, identique à celles déjà connues du même atelier. Le droit est absolument pareil à celui des pièces de Renaud, sauf qu'au lieu de *Renaldus* on lit *Girardus*; le type de la flèche, arme parlante de Sagète, type si savamment interprété par M. de Longpérier, est exactement semblable. Au revers, figure aussi la légende traditionnelle *Sidonia*, mais le type de l'édifice est remplacé par une étoile à six rais pommetés, qui, du reste, n'est pas non plus un type nouveau pour l'atelier de Sagète. On peut voir, en effet, à la pl. V, n.° 4, 5 et 6 de ma *Numismatique de l'Orient latin*, des oboles de cuivre, publiées dans la *Revue de Numismatique* de 1867 par feu M. de Pfaffenhofen, portant la flèche de Sidon avec des légendes si barbares qu'elles en sont indéchiffrables, et au revers cette même étoile pommetée. J'avais même pensé que ces monnaies, actuellement conservées dans le cabinet du prince de Fürstenberg à Donaueschingen, devaient être classées, vu leur barbarie, aux dernières années de la domination franque à Sidon. La présence sur la pièce de Girard de l'étoile qui ne figure point sur celles de son successeur Renaud, fait que je me demande aujourd'hui si ces monnaies grossières ne seraient point au contraire les plus anciens produits de l'atelier de Sagète. Il faudrait les examiner avec soin pour voir si l'on ne pourrait pas parvenir à déchiffrer dans ces légendes d'aspect barbare le nom du premier de tous les seigneurs de Sagète, Eustache Garnier ou Grenier, père du comte Girard.

D.

Monnaie d'or inédite de Léon II, roi d'Arménie.

L'étude de la numismatique des rois chrétiens de Petite-Arménie au Moyen-Âge est encore dans l'enfance. Le mémoire déjà ancien de feu V. Langlois, fourmille d'erreurs grossières et serait à refaire en entier. Le Père Cl. Sibilian, qui connaissait admirablement cette branche de l'archéologie arménienne et qui l'avait étudiée à la fois en patriote fervent, et en numismatiste distingué, n'est plus; il a succombé, il y a près de trois ans, victime de son ardeur pour la science, au moment où il allait mettre la dernière main à une histoire monétaire de la dynastie roubénienne, fruit de vingt années de travail, œuvre précieuse entre toutes, malheureusement rédigée en langue arménienne, et que cet événement douloureux empêchera probablement toujours de paraître. Lors d'un premier séjour à Constantinople, en 1875, j'avais eu l'occasion de connaître et d'apprécier cet homme supérieur; il m'avait exposé le résultat de ses études sur la numis-

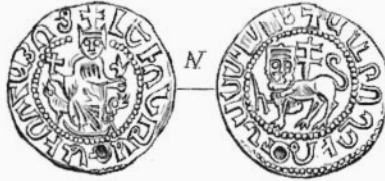
matique arménienne et son système de classification, et n'avait pas peu contribué à enrichir ma collection de monnaies roubéniennes, la plus riche aujourd'hui, du moins en Occident; je ne lui connais de supérieure que la collection même du P. Sibilian, qui est actuellement entre les mains d'un membre de sa famille.

Un des points les plus mystérieux de la numismatique médiévale arménienne, et qui préoccupait le plus constamment le P. Sibilian, était la question de la monnaie d'or des princes roubéniens; les historiens nationaux, les chroniqueurs étrangers y font de fréquentes allusions; ils citent le tahégan d'or des rois d'Arménie, et pourtant cette monnaie n'avait jusqu'ici pas été retrouvée, et le P. Sibilian, parmi le nombre immense de pièces roubéniennes qu'il avait examinées dans sa longue carrière, n'en avait jamais rencontré un unique exemplaire. Une seule médaille d'or arménienne était connue; c'est celle qui porte le nom d'un roi Constantin et qui est précieusement conservée au cabinet des médailles des Mèkhitaristes de Venise; on y voit figurer au revers le type du château à trois tours crénelées, type absolument inconnu sur la monnaie arménienne, et certainement emprunté aux dernières pièces frappées par les francs de Syrie au XIII^{me} siècle. Ici, cet édifice représente le chateau royal de Sis; la légende que M. Langlois n'avait pas su lire le dit formellement. L'auteur que je viens de citer avait attribué cette pièce si extraordinaire au roi Constantin IV dont le règne malheureux, vers le milieu du quatorzième siècle, se passa tout entier à repousser les incessantes attaques des Infidèles et à implorer vainement l'assistance du pape et des princes d'Occident. Le P. Sibilian estimait cette attribution trop tardive, et voyait dans le Constantin de la pièce des Mèkhitaristes de Venise, le deuxième prince arménien de ce nom, qui ne régna que quelques mois, entre 1298 et 1300, et fut déposé et envoyé en captivité à Byzance. D'autre part, le type absolument insolite du revers, type qui ne se retrouve sur aucune autres pièce roubénienne connue, avait fait penser au savant religieux qu'il s'agissait là plutôt d'une médaille que d'une monnaie véritable, médaille frappée dans quelque circonstance particulière, peut-être lors du couronnement du roi dans la ville capitale de Sis, pour être distribuée à un certain nombre de personnages importants. Le P. Sibilian ne croyait donc plus guère à l'existence de la monnaie d'or des rois d'Arménie; il estimait que les passages des chroniqueurs qui la mentionnent devaient être interprétés différemment, et que ceux-ci avaient entendu désigner, soit la monnaie d'or étrangère (les besants des croisés de Syrie ou des empereurs d'Orient, les dinars musulmans circulant en Arménie comme dans le reste de l'Asie-Mineure), soit tout au moins la valeur de ces diverses espèces d'or en monnaie de cours arménienne, c'est-à-dire en monnaie d'argent. Tout au plus, le savant

Mékhtariste aurait-il incliné à admettre que les pièces d'or roubéniennes étaient représentées par ces fameux besants d'imitation sarrasine, à légendes disposées en caractères arabes, dont nous connaissons actuellement des types nombreux frappés à Acre, à Tyr, à Tripoli, par les Francs de Syrie, et dont la fabrication par des entrepreneurs vénitiens sur le territoire du royaume de la Petite-Arménie, et pour le compte des souverains de ce pays, est également attestée par de nombreuses chartes de princes roubéniens; quelques-uns de ces besants à légendes musulmanes portaient la croix chrétienne et sont désignés dans les documents arméniens sous le nom de besants staurats ou besants à la croix. Mais, je le répète, la monnaie d'or vraiment arménienne, la monnaie d'or nationale aux types et aux légendes usuelles des pièces roubéniennes d'argent et de bronze n'était pas retrouvée, et l'unique exception de la pièce insolite conservée aux religieux de Venise ne suffisait pas à dissiper les doutes inspirés, sur l'existence même de cette série monétaire, à ce connaisseur émérite en fait de numismatique arménienne.

Quoiqu'il en soit de cette discussion qui m'entraînerait fort loin, laissant de côté la question de savoir si toutes les allusions des chroniqueurs arméniens aux tahégans d'or ou tahégans rouges d'Arménie concernent bien et uniquement la monnaie d'or nationale, je puis affirmer aujourd'hui que la monnaie d'or royale arménienne a bien et dûment existé, puisque j'en possède un exemplaire authentique. Un heureux hasard m'a mis en possession de ce joyau de la numismatique roubénienne, et il s'agit cette fois, non point d'une pièce des bas temps à type insolite, comme celle des Mékhtaristes de Venise, mais bien d'une monnaie d'or du premier souverain d'Arménie, du célèbre Léon II, de la plus belle et glorieuse époque de la monarchie, frappée aux types les plus classiques et les plus caractéristiques de la numismatique fort nombreuse et fort bien connue de ce fondateur de la grandeur arménienne au début du XIII^{me} siècle. La pièce d'or qui forme le plus précieux ornement de ma collection roubénienne présente absolument les mêmes types que les superbes doubles drachmes d'argent de ce prince, au revers du lion couronné passant, publiées pour la première fois par V. Langlois dans la *Revue Archéologique* de 1855. J'ai moi-même décrit la drachme de cette série, pièce à peine encore répandue dans les collections, dans la *Revue Archéologique* de 1875. Doubles drachmes et drachmes au lion passant sont infiniment plus rares que les deux autres types connus de monnaies d'argent du roi Léon II, et constituent les plus beaux produits des ateliers monétaires roubéniens. Le tahégan d'or du même prince que j'ai la bonne fortune de publier aujourd'hui, ne leur cède en rien au point de vue de la beauté de l'exécution. Il paraît d'un

métal très pur et pèse 4^{gr}. 80. Voici la description de cette pièce unique. Je rappelle que Léon II, grand-baron d'Arménie, sacré roi le 6 janvier 1198, mourut en 1219. Fort ignorant de la langue arménienne, j'ai communiqué à M. Dulaurier, par l'aimable entremise de M. U. Robert, la lecture des légendes ainsi que celle du sceau que je publie au paragraphe B. Le savant membre de l'Institut a bien voulu m'assurer que mon interprétation était correcte.



† LEVON THAKAVOR HAÏOTZ: *Léon, roi des Arméniens.*

Le roi assis de face, la couronne en tête, sur un trône supporté par deux lions, tenant de la droite la croix ou sceptre crucigère et de la gauche une fleur de lys.

Rev. † GAROGHOUTH PN ASDO.... pour GAROGOUTHAM PEN ASDOU-DZOÏ: *Par la puissance de Dieu.*

Le lion royal d'Arménie, couronne en tête, passant à gauche, devant la croix à double traverse horizontale, dite croix patriarcale. Dans le champ, un caractère désignant l'atelier monétaire ou le maître de la monnaie. Divers caractères et différents se rencontrent disposés de même, au revers des doubles drachmes et drachmes d'argent de Léon II frappées au même type.



